

**XYZ. La revue de la nouvelle**

**Monsieur tout l'monde**

Stanley Péan



Number 10, Summer 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2835ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Péan, S. (1987). Monsieur tout l'monde. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (10), 24–29.

Stanley Péan

## Monsieur tout l'monde

à Pierre-Michel Tremblay

Tranquille soirée de juin — il n'y a guère de circulation au centre-ville. Votre vieille voiture traverse les rues de la ville sans trop de problèmes. Malgré cela, vous trouvez moyen de laisser échapper un juron. Oh! juste un ridicule petit «câlis» murmuré entre les dents. Insatisfait? Ces mêmes damnées questions vous trottent encore dans la tête? Comme toujours. L'héritage du Nord-Américain typique: vous vous demandez où vous allez? Et pourquoi diable? Et n'y a-t-il rien de mieux à espérer de cette chienne de vie? Lassitude d'une nuit d'été. La monotonie de la routine habituelle vous donne la nausée. Vous respirez l'écoeurement du Québécois moyen. Évidemment; après tout, n'est-ce pas là exactement ce que vous êtes? Vos pensées n'ont à vrai dire rien de très original. En fait, il n'y a rien chez vous qui sorte de l'ordinaire. Vous apparaissez comme le «gars ben ordinaire» de la chanson. Un homme bien ancré dans la masse, la médiocrité et le parfait anonymat. Un Monsieur tout l'monde, en quelque sorte.

Feu vert, enfin! Mordillant nerveusement votre petit Colt's, vous reprenez la route. Sans hâte, sans excès; vous conduisez lentement, prudemment — pas comme ces jeunes énergumènes, punks et autres voyous qui «boivent d'la drogue à grand's gorgées à longueur de journées!» La prudence est de mise, vous le savez, sur une chaussée aussi humide. De plus, vous n'avez aucune envie d'un accident avec cette voiture que vous n'avez même pas encore fini de payer. Bien entendu, vous vous permettez un sacré ou deux à tous les feux rouges mais au moins, vous ne les brûlez pas. Non, jamais. Vous vous arrêtez, aussi respectueux du code de la route que de la Sainte Bible. Et s'il vous arrive de jurer, c'est plus par besoin de défoulement que par réel goût pour le blasphème. Somme toute,

vous vous souciez principalement, pour ne pas dire uniquement, de ce que vous trouverez une fois rendu à la maison. De rien d'autre.

Avait-elle fait le ménage, cette paresseuse? Avait-elle couché la petite? Sinon, si elle avait encore cédé à une de ses crises de féminisme anti-phallocrate (ça veut dire quoi, au juste?), gare à elle! Vous ne répondrez pas de vos actes, pas ce soir! Elle et ses incessantes revendications! Pourquoi diable ne se résignait-elle pas à son rôle à la maison et à se fermer la trappe? Tambourinant avec vos doigts sur le tableau de bord, vous cherchez des réponses à ces questions. Si elles ne vous viennent pas à l'esprit, ne serait-ce pas parce qu'elles n'existent pas?

L'averse recommence de plus belle. Quelques jurons. Les essuie-glaces reprennent leur agaçant va-et-vient et enfin, le feu tourne au vert. C'est fou ce que deux semaines dans le bois peuvent faire au moral d'un type mais qu'y faire? Ainsi va la vie et il faut bien la gagner comme on peut. Même au risque de la perdre... Ah et puis, au diable la philosophie! Mieux vaut accepter son sort tel quel et travailler, au lieu de boire aux frais des honnêtes contribuables. «Les tabarnak de B.S.! Jusse une gang de vaches qui passent leu' temps à chiâler qu'y ont pas d'job au lieu de s'en chercher une!» Rien qu'à y penser, ça vous enrage. N'est-ce pas naturel? Enfin, c'est votre opinion et vous la respectez!

Au coin du boulevard, un jeune homme aux longues tresses blondes («Câlis, on jurerait que c't' une femme!») tend son poing, pouce levé. Évidemment! Seulement les gars dans ce genre-là font du pouce! Des granolas, rescapés de l'époque hippie, des drogués, des bandits qui n'attendent qu'une occasion de vous poignarder et de voler votre voiture!

Vous ralentissez? Immobilisez votre auto? Ouvrez la vitre? Et à ce jeune tapette qui ramasse ses bagages, soulagé de ne pas avoir à se faire tremper plus longtemps, vous dites avec une note de cruauté sarcastique dans la voix: «Marche à pieds, christ!» Sur ce, vous remontez votre vitre et redémarrez, souriant de satisfaction malicieuse.

Cependant, l'auto-stoppeur ne semble pas apprécier votre gag. Et quoi? Vous n'en croyez pas votre rétroviseur! Le jeune vagabond vous fait un signe obscène avec son majeur! Non, vous ne l'endurerez pas!

Brusque marche arrière. Vous bondissez hors de votre auto. Saisissez le blanc-bec par le collet.

— Quessé que tu m'as faite, mon astie? l'interrogez-vous en lui serrant la gorge.

Il a peur. Il fait bien. Vous pourriez tout aussi bien lui casser la gueule. Il le mériterait, le sale baveux! «Hein? Quessé que tu m'as faite? Quessé que...?»

— Rien, rien, monsieur, bredouille-t-il. J'ai rien fait, j'vous l'jure...

Dégoté, vous le relâchez. «C'tait mieux, mon p'tit christ», murmurez-vous sur ce même ton menaçant. Il n'ose répliquer; ce ne serait pas très intelligent de sa part. Vous remontez dans votre char, réprimant votre fureur plus que justifiée.

L'intelligence! Le voici, le problème de la nouvelle génération. Les jeunes d'aujourd'hui ont l'air de croire que deux ans au cégep font d'eux de véritables génies, les nombrils du monde et qu'en tant que tels, ils ne doivent plus respect à personne. Les prétentieux! Peut-être que votre éducation s'est arrêtée à la septième année et que vous ne comprenez rien aux logarithmes, aux logiciels et à tous leurs autres grands mots... mais vous au moins connaissez la signification du mot «savoir-vivre».

Le tonnerre rugit plus rageusement. Vous avez de plus en plus hâte d'arriver.

À la radio, rien que des mauvaises nouvelles. Vous fermez le poste et écrasez votre petit cigare, un peu contrarié. Comme si vos problèmes ne vous suffisaient pas! Que vous importe que des milliers d'enfants meurent de faim dans ces pays de Troisième Ordre? Pourquoi cherche-t-on toujours à vous charger de tant de culpabilité? Après tout, si ces gens-là n'ont pas de quoi vivre, c'est à cause de leur manque de débrouillardise. Tant pis pour eux! Vous avez la conscience tranquille; vous avez donné deux piastres et demie à la dernière collecte de C.A.R.E. Et dépassant l'église, vous concluez que telle est la volonté du Père tout-puissant: si ces gens connaissent une telle misère, c'est qu'ils l'ont méritée!

Distract? Vous conduisez avec moins d'attention. Voilà que vous venez d'éclabousser un passant sur le trottoir. Marche arrière. Vous vous demandez déjà comment vous excuser quand soudain vous apercevez un visage brun chocolat. Vous vous esclaftez. Pas d'excuse qui tienne! Vous rigolez comme un petit fou tandis que le Nègre indigné vous montre le poing.

Mais ce n'est pas drôle, vous ne l'ignorez pas. Dire que pendant que leurs frères meurent par masse, certains d'entre eux viennent ici, chez vous, étudier dans vos écoles, voler vos jobs et épouser vos filles. Pas drôle du tout. Révoltant, même! Comment, vous? Des préjugés? Jamais de la vie! Et puis, qu'est-ce qu'un raciste? Pourrait-on vous expliquer clairement ce que ce mot voulait dire?

Au moins, il ne pleut plus.

Amer? Si, vous l'êtes. Vous avez toutes les raisons de l'être et merde! Que font ces enfants en plein milieu de la rue? Jouer au ballon à cette heure? Quelle sorte de sans-génie sont donc leurs parents?

— Câlis de flos! Otez-vous don' d'dans 'a rue!

Ils obéissent, intimidés par votre voix rauque qu'ils ne reconnaissent pas. Mais qu'est-ce qui ne va pas chez la jeunesse d'aujourd'hui? Les voilà rendus à interpréter littéralement l'expression «jouer dans le trafic». Ah! si votre père vous avait surpris une fois, juste une seule fois à jouer au milieu de la rue... Inutile de ruminer sur votre jeunesse. Vous voici à la maison.

L'auto arrêtée, le moteur continue à ronronner. Une visite au garage semble s'imposer. Cette semaine, dès que vous aurez reçu votre chèque. Les deux garçons continuent à se passer le ballon de football, tout en jetant des regards curieux sur l'intrus que vous êtes à leurs yeux. «Les maudits p'tits monstres! J'espère qu'y viendront pas dessouffler mes *tires*!»

La clé dans votre main — une de vos nombreuses clés, toutes semblables — porte le même numéro que la maison. 1978. Plutôt étrange, estimez-vous, que l'année 1978 soit passée et que cette maison soit demeurée là. Toutefois, s'il est une quelconque logique dans cette pensée, elle vous échappe même à vous. Vous la chassez donc de votre esprit et tentez de la remplacer par quelque chose de plus pratique. Le vert du gazon est moucheté de pissenlits et de fleurs de trèfle. «Faudrait acheter de l'herbicide», en déduisez-vous et ça au moins, c'est une pensée très logique. Puis, vous ramassez la hache sur la banquette arrière — fidèle instrument de travail qui ne vous quitte jamais — et descendez de l'auto. Vous avancez vers la porte, toujours anxieux de savoir ce que vous réserve ce doux foyer...

Silence. Obscurité. Faut croire qu'elle et la petite sont couchées. Tant mieux. Vous retirez vos bottes de travail afin de faire le moins de bruit possible. Vous marchez, sur la pointe des pieds, jusqu'au réfrigérateur. Merde! Plus qu'une bière. Vous vous en voulez un peu: quelle négligence de ne pas avoir songé à acheter une douze en chemin. N'importe, vous débouchez cette dernière Mol et passez au salon.

Onze heures onze. Sur tous les canaux, la même chose. Le bulletin d'informations. Aucun intérêt. Vous préférez un canal où l'on ne diffuse rien qui puisse vous démoraliser. Voilà! Vous sirotez votre bière en contemplant la tempête du brouillage de l'écran.

Fauteuil confortable, n'est-ce pas? Vous allongez les jambes et déposez vos pieds engourdis sur la petite table. Et durant combien de temps demeurez-vous hypnotisé devant l'écran? Dix minutes, peut-être? Quinze? Qu'importe!

Au fond du couloir derrière vous, on a passé la lumière. Elle s'est réveillée, semble-t-il. «Jean-Philippe? C'est toi?»

Vous ne répondez pas. Vous n'en voyez pas la nécessité.

— Jean-Philippe? Chéri, c'est toi?

Elle n'a qu'à venir voir d'elle-même, bon sang! D'ailleurs, vous l'entendez déjà se lever du lit. Elle marche maintenant dans le corridor. «Hé, tu pourrais me répondre quand je te pa...»

La stupéfaction lui coupe la parole.

— Qui... qui êtes-vous? bafouille-t-elle.

— Chut! lui conseillez-vous en appliquant votre index sur vos lèvres. Tu vas réveiller la p'tite...

La jeune femme, très jolie et très sensuelle dans sa robe de nuit en soie, vous observe et, graduellement, la peur remplace dans ses yeux l'étonnement.

— Qui êtes-vous? répète-t-elle, ignorant votre avertissement pourtant si judicieux. Que faites-vous ici?

— Chut, j't'ai dit que tu vas réveiller la p'tite. Tu l'vois ben: j'écoute la T.V.!

Lentement, appréhensivement, elle recule vers la cuisine.

— Si vous repartez pas tout de suite, j'appelle la police...

— Ta gueule, christ! Tu m'empêches d'écouter mon programme pis en plus, tu vas réveiller la p'tite!

Cette fois, vous avez involontairement haussé le ton. Sans doute trop même. De la chambre du fond, s'élève la voix du bébé qui réclame sa mère.

Panique! La femme se précipite vers le téléphone. Votre main se referme sur le manche de votre hache. Vous hurlez, tel un déchaîné.

— Tabarnak! J't'avais ben dit que t'allais réveiller la p'tite avec tes niaiseries! C'est tout l'temps pareil! Ça veut jamais rien comprendre!

Votre hache s'abat lourdement sur le téléphone. Terrorisée, la jeune femme tente de fuir. Vous la saisissez par l'avant-bras et lui envoyez un crochet de gauche en pleine figure. Elle s'évanouit, la salope! Pourtant, ne l'aviez-vous pas avertie? Oh, qu'elle a le don de vous mettre hors de vous! Et ce maudit bébé qui braille. En voilà assez!

Furieux. Fou furieux. À coups de hache, vous débâtittez tout ce qui est à votre portée. Pas un cadre, pas un vase, pas un meuble vous

n'épargnez. Seule la télé et son absurde spectacle de brouillage trouvent pitié à vos yeux. Vous ne vous possédez plus. Plus qu'une idée en tête: détruire! TOUT DÉTRUIRE!

Votre travail terminé, vous retrouvez le calme. L'enfant dans sa chambre braille toujours... Tant pis! En jurant, vous courez à la voiture qui vous attend devant l'entrée. Elle démarre sans trop de difficultés.

Fatigué? Il y a de quoi. Après une demi-heure, vous arrêtez l'auto. En sacrant contre ce maudit moteur qui continue à rechigner même après le retrait de la clé de contact, vous examinez avec amusement le numéro sur l'autre clé. Une de ces innombrables clés pour ces innombrables portes. 2887. Il correspond exactement au numéro de cette maison. Étrange, estimez-vous, qu'une maison porte ce numéro alors que l'année 2887 ne sera pas là avant des siècles.

Alors, vous empoignez votre hache. Bien conscient qu'il n'y a aucune logique dans ce raisonnement...

Québec, octobre 1984

| Né à Port-au-Prince (Haïti) en 1966, Stanley Péan a publié des nouvelles dans Résistances, Délirs, Trafic, Solaris, Carfax et Moebius. Il est le rédacteur-en-chef de l'Écrit primal, revue officielle du Cercle d'Écriture de l'Université Laval (Ceula).